

1er novembre 2023 Toussaint

Livre de l'Apocalypse 7, 2-4.9-12

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant ; d'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de faire du mal à la terre et à la mer :

« Ne faites pas de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël.

Après cela, j'ai vu : et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. Et ils s'écriaient d'une voix forte : « Le salut appartient à notre Dieu qui siège sur le Trône et à l'Agneau ! »

Tous les anges se tenaient debout autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants ; se jetant devant le Trône, face contre terre, ils se prosternèrent devant Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen ! »

« *Soyez saints car je suis saint »**

Pour cette fête de la Toussaint, il n'est pas neutre que la première lecture soit tirée de l'Apocalypse. Tous saints : fin du monde ? À force de prédire la « fin du monde » tous les jours, il se trouvera fatalement quelqu'un pour avoir raison... et cette tautologie renforce une lecture fondamentaliste du dernier livre de la Bible. Or, rien n'est plus faux.

Sous ses aspects poétiques et ses images fortes, l'Apocalypse parle au plus profond du cœur de l'homme, car le texte cherche à dire l'Espérance dans un contexte où la mort frappe rudement certaines communautés.

N'est-ce pas le cas aujourd'hui, avec notre mort programmée ? N'est-il pas vrai que depuis toujours l'issue de la vie passe par le trépas ? Comment maintenir enjouée et délurée cette « *petite fille espérance* » chère à Péguy au milieu de tant de drames et de douleurs ?

La version liturgique proposée avance le nombre de « 144 000 » serviteurs de Dieu mais ne donne pas – c’est dommage – le détail de ces 144 000 élus, alors que le texte de Jean le fait : « *De la tribu de Juda, douze mille marqués du sceau ; de la tribu de Ruben, douze mille ; de la tribu de Gad, douze mille...* »

Et il cite ainsi les douze tribus d’Israël. Chacune, quel que soit son statut initial à son arrivée en terre promise, se retrouve dotée du même nombre, et pas n’importe lequel, mille fois celui du nombre total de tribus.

Sans faire de la numérologie de comptoir, on peut interpréter cette symbolique parfaite comme une idée de l’infini, comme une sorte de totalité depuis l’aube de l’humanité jusqu’à sa fin.

Une lecture optimiste du texte nous renvoie à ce que l’on appelle en termes savants l’« apocatastase », c’est-à-dire la doctrine selon laquelle la totalité du genre humain sera sauvée – autrement dit à l’idée que, pour le dire comme le grand théologien Hans Urs von Balthasar, l’enfer existe, mais il est vide.

Certes, on ne peut pas le croire de manière indubitable, car la liberté humaine est un absolu de notre condition de créature, mais on peut l’espérer. Dans ce même livre de l’Apocalypse, un autre passage nous incite à aller dans ce sens.

Saint Michel y combat le dragon (le diable) et le chasse du ciel pour le précipiter sur terre, là où l’on ne sait que trop à quel point il est efficace – la pathétique histoire de nos péchés et la dramatique histoire de l’humanité en témoignent surabondamment.

Seulement, si cet ange déchu appartient à la terre – l’Apocalypse dit même qu’« *il se posta sur le sable au bord de la mer* » – et qu’il y a une « *foule immense que nul ne pouvait dénombrer* », ne peut-on espérer que se glisse parmi cette multitude la totalité de la création, y compris ceux qui ont abominablement fauté ?

On voit bien le double écueil qu’induit l’apocatastase. Soit celui de se dire qu’il n’y a rien à faire et que tout va au plus mal jusqu’à la fin des temps ; c’est le désespoir. Ou, à l’inverse, celui de s’autoriser de la miséricorde de Dieu pour faire n’importe quoi puisque, de toute façon, on sera sauvé ; c’est la présomption.

Ces deux péchés contre l’Espérance, désespoir et présomption, prennent place dès lors que l’on remplace l’Espérance par une certitude. C’est tout le sens de cette fête de la Toussaint, espérer toujours en acceptant que notre finitude nous sorte des certitudes et nous renvoie à l’immensité de la bonté de Dieu, qui nous invite à faire partie de ses élus et nous permet l’Espérance que nous soyons tous sauvés, tous saints.